

à se voir adjuger toutes les marchandises en question pour un prix peu supérieur à 4859 fr. Mais cet intérêt n'était pas plus grand que celui d'une personne quelconque, non mêlée à l'affaire, qui aurait estimé ces marchandises à une valeur supérieure, puisqu'en aucun cas leur produit n'aurait pu couvrir à la fois la créance du recourant et celle de la Société des Entrepôts.

De plus, la réduction de cette dernière créance au chiffre de 4408 fr. n'empêchait nullement le recourant de se faire adjuger les marchandises. Si Séchehaye n'a pas atteint ce but c'est que, par une circonstance absolument étrangère à cette réduction, il a négligé de miser.

Dans ces conditions, il est inutile d'examiner si peut-être la réalisation des objets saisis aurait dû être suspendue jusqu'à droit connu sur l'action intentée au tiers détenteur, par le créancier saisissant.

Même si cette suspension pouvait être demandée par un créancier appartenant à une série postérieure, et en admettant qu'elle doive être prononcée dans le cas de l'art. 109 comme dans celui de l'art. 107 (comp. Jäger ad art. 109, annotation 8), il y aurait lieu de constater que Séchehaye n'a point recouru contre la mesure par laquelle la vente a été fixée au 15 mai. Enfin l'on sait qu'aux termes de l'art. 107, al. 2, la suspension des poursuites ne ressortit pas de l'Office des poursuites, raison de plus pour que le Tribunal fédéral comme Autorité de surveillance s'abstienne d'examiner ces questions. Il a suffi de constater que la seconde enchère ayant été régulièrement publiée, il y a été fait une offre atteignant la somme de la créance, réduite au montant de cette offre.

Par ces motifs,

La Chambre des Poursuites et des Faillites
prononce :

Le recours est écarté comme mal fondé.

67. Entscheid vom 17. September 1901 in Sachen Steuerborstand der Stadt Zürich.

Betreibungsort für öffentlich-rechtliche Forderungen. Die Kantone sind nicht verpflichtet, hierfür ein besonderes Betreibungsforum einzuführen.

I. Das Steuerbureau der Stadt Zürich stellte beim Betreibungsamt Zürich I ein Betreibungsbegehren für rückständige Steuern gegen den in Frauenfeld wohnhaften Th. Schönbühler, wurde aber damit zurückgewiesen, weil nicht dargethan sei, daß der Betriebene im Kanton Zürich Aktiven besitze.

Hierüber beschwerte sich das Steuerbureau ohne Erfolg vor den beiden kantonalen Instanzen. Die obere Aufsichtsbehörde führt in ihrem vom 4. Juni 1901 datierten Entscheide des längern aus, daß sie die bundesgerichtliche Praxis, wonach der Betreibungsort des Art. 46 B.-G. auf Forderungen öffentlich-rechtlicher Natur nicht anwendbar sei, nicht für richtig ansehe, und fährt dann fort: Jedenfalls könne sie diese Praxis bloß insoweit als mit dem Gesetze vereinbar betrachten, als es noch den Kantonen freistünde, für die Eintreibung von Steuerforderungen und andern öffentlich-rechtlichen Ansprüchen — neben der Vorschrift des Art. 46 — ein besonderes Betreibungsforum, wenigstens für interkantonale Verhältnisse, festzusetzen. Allein der Kanton Zürich habe in seinem Einführungs-gesetz von dieser Fakultät keinen Gebrauch gemacht und es enthalte auch das zürcherische Steuergesetz keine derartige Bestimmung. Unter diesen Umständen mangle es durchaus an gesetzlichen Grundlagen, wonach ein Auswärtswohnender im Kanton Zürich für eine Staats- oder Gemeindesteuer betrieben werden könnte.

II. Diesen Entscheid zog das Steuerbureau rechtzeitig an das Bundesgericht weiter mit dem Begehren, ihn aufzuheben und das Betreibungsamt zur Anhandnahme der fraglichen Betreibung zu verhalten. Die Vorinstanz, macht die Rekurrentschaft geltend, dürfe sich nicht über die präjudiziellen Entscheide der eidgenössischen Oberaufsichtsbehörde hinwegsetzen. Dadurch würde eine allgemeine Rechtsunsicherheit geschaffen. Es sei auch nicht anzunehmen, daß der Gesetzgeber die Kantone und Gemeinden hinsichtlich

ihrer öffentlich-rechtlichen Geldansprüche an in andern Kantonen domizilierte Schuldner habe rechtlos erklären wollen.

III. Die kantonale Aufsichtsbehörde hat von Gegenbemerkungen zum Rekurse Umgang genommen.

Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer zieht in Erwägung:

Gemäß bundesrechtlicher Praxis findet der Betreibungsort des Art. 46 auf Forderungen öffentlich-rechtlicher Natur keine Anwendung, in dem Sinne, daß für derartige Forderungen auch gegen den außerhalb des betreffenden Kantons wohnenden Schuldner im Kanton selbst die Betreibung angehoben und durchgeführt werden kann. Ob letzteres nur unter der Voraussetzung möglich sei, daß der Schuldner innerhalb des Kantonsgebietes Vermögen habe, — was das Bundesgericht in seinem letzten bezüglichlichen Entscheide vom 27. April 1901 in Sachen Odier verneinte, — braucht hier nicht geprüft zu werden. Auf alle Fälle hat nämlich die erwähnte Ausnahme vom Grundsatz des Art. 46 B.-G. nur die Bedeutung, daß es den Kantonen freisteht, einen derartigen speziellen Betreibungsort für Forderungen öffentlich-rechtlicher Natur aufzustellen oder es statt dessen bei der allgemeinen Vorschrift des Art. 46 B.-G. bewenden zu lassen. Nicht aber sind sie damit kraft eidgenössischen Rechtes verhalten, ein innerkantonaies Forum für solche Betreibungen anzuerkennen und zu schaffen oder dabei gar noch auf das durch Art. 46 cit. als Regel vorgeschriebene zu verzichten. Nun erklärt aber vorliegenden Falles die kantonale Aufsichtsbehörde, daß nach zürcherischem Rechte ein besonderer Betreibungsort für die öffentlich-rechtlichen Forderungen des Kantons, bezw. der Gemeinden, nicht bestehe, so daß auch für sie die Regel des Art. 46 B.-G. Platz greife. Von einer Verletzung des Betreibungsgesetzes kann bei dieser Sachlage nach obigen Ausführungen nicht die Rede sein. Vielmehr hat man es in Wirklichkeit mit einer nach kantonalem Rechte und insofern von der Vorinstanz endgültig zu entscheidenden Frage zu thun.

Demnach hat die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer erkannt:

Der Rekurs wird abgewiesen.

68. Arrêt du 21 septembre 1901, dans la cause Gauderon.

Saisie du salaire. Art. 93 LP. et F.

I. Sur la réquisition de Dame Petitat, à Yverdon, créancière de 142 fr., représentant le prix de vins fournis, l'Office de la Sarine a saisi, le 17 juillet 1901, le salaire du débiteur poursuivi, consistant en journées de 4 fr. 50 c., et a fixé à 10 fr. par mois la retenue à pratiquer au profit du créancier.

II. Statuant sur le recours du débiteur touchant l'annulation de cette retenue, l'Autorité cantonale de surveillance partagea la manière de voir de l'Office, qui dans sa réponse avait remarqué que lorsqu'on pousse le luxe jusqu'à acheter du vin il fallait le payer, et écarta le recours par décision du 30 juillet 1901.

C'est contre cette décision que, par mémoire du 6/7 août 1901, le débiteur a recouru au Tribunal fédéral. Il fait valoir qu'en tenant compte des journées de chômage il ne gagne que de 100 à 110 fr. par mois, somme avec laquelle il doit pourvoir à l'entretien de sa mère infirme, de sa femme et d'un enfant; que dans ces conditions il ne lui est pas possible de mettre plus de 5 fr. par mois à la disposition des créanciers. Il conclut à être autorisé à verser lui-même cette somme à l'Office, pour éviter le déshonneur de voir son salaire saisi.

Dans un mémoire supplémentaire, du 23 août, il remarque en outre que le vin fourni par Dame Petitat n'a pas été consommé par lui, mais qu'il a été débité dans le Café du Globe, à Yverdon, dont il était tenancier et où il avait fait de mauvaises affaires.

L'Autorité cantonale, dans sa réponse, estimant que sa décision ne peut pas être attaquée par voie de recours, d'après le principe admis par le Tribunal fédéral dans l'arrêt du 21 janvier 1896 (affaire Mangold), déclare qu'en raison du fait nouveau révélé par la plainte au Tribunal fédéral, elle serait disposée à modifier sa décision.